

HOMÉLIE 29

«Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché, et vous avez oublié cette consolation qui s'adresse à vous comme enfants de Dieu : Mon fils, ne négligez point la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend; car le Seigneur châtie celui qu'a aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants. Ne vous laissez donc point de souffrir; Dieu vous traite en cela comme ses enfants : et quel est l'enfant qui n'est point châtié par son père ?»

1. Il y a deux sortes de consolations, qui paraissent être contraires, mais qui se prêtent mutuellement un puissant secours : l'Apôtre nous les montre toutes deux. L'une est le spectacle des nombreuses souffrances d'autrui, qui soulagent l'âme en lui faisant voir qu'elle a beaucoup de témoins de ses afflictions, et c'est de ce genre de consolations qu'il a déjà dit : «Rappelez en votre mémoire ce premier temps où, après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes tribulations.» L'autre genre consiste à nous dire en nous-mêmes que nos souffrances sont légères; ce qui nous transfigure, nous ranime, nous rend plus dispos à tout supporter avec patience. Les premières consolations éloignent l'image de nos maux et de nos tourments; les secondes donnent du ressort à l'âme indolente et de l'humilité à l'âme présomptueuse. De peur que le témoignage de leurs souffrances ne leur inspirât de l'orgueil, voyez comment parle l'Apôtre : «Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché; et vous avez oublié cette consolation.» Il n'en est venu à ce qui suit qu'après leur avoir montré tous ceux qui ont résisté jusqu'à répandre leur sang, et combien les souffrances de Jésus Christ sont glorieuses; il lui est maintenant facile d'aborder les autres considérations. Il émet la même thèse dans l'Épître aux Corinthiens : «Je souhaite qu'il ne vous arrive que des tentations humaines,» (I Cor 10,13) c'est-à-dire, de peu d'importance. L'âme puise un motif suffisant d'encouragement et d'énergie dans la pensée qu'il y a des épreuves qu'elle n'a point subies; ce dont elle est convaincue par l'exemple de ses devanciers. L'Apôtre semble dire : Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à mourir, vos afflictions ne sont allées que jusqu'à la perte de vos biens, de la considération terrestre, et jusqu'à l'exil; tandis que Jésus Christ a répandu son sang pour nous. Vous n'avez pas répandu votre sang pour vous-mêmes, tandis qu'il a, pour vous, lutté jusqu'à la mort, combattant pour la vérité. Vous n'en êtes pas encore arrivés aux dangers qui compromettent l'existence. «Et vous avez oublié cette consolation;» c'est-à-dire, vous êtes tombés dans le découragement et la faiblesse. «Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché.» Il montre que le péché est enflammé de haine et qu'il est armé; car le mot Il résister Il s'entend de ceux qui soutiennent une attaque.

«Vous avez oublié cette consolation qui s'adresse à vous comme enfants de Dieu : Mon fils, ne négligez point la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend .. Il Après les avoir encouragés par les exemples, il les encourage encore par le témoignage des Écritures : «Ne vous laissez point abattre, lorsque le Seigneur vous reprend.» Ces paroles de Dieu sont une grande consolation pour nous, puisqu'elles nous apprennent que les afflictions sont l'œuvre de Dieu, qu'elles sont une faveur divine. Aussi l'Apôtre dit-il : «C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi. Il m'a répondu : Ma grâce te suffit; car la force se perfectionne dans la faiblesse.» (II Cor 12,8-9) Les épreuves viennent donc de Dieu. «Il châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants.» Vous ne pouvez pas dire qu'il y ait un seul juste exempt d'afflictions, alors même qu'il paraîtrait l'être; car nous ne connaissons pas tous les genres d'épreuves. Il est donc nécessaire que n'importe quel juste passe par le creuset de l'affliction. C'est une maxime du divin Maître que large et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, petite et étroite celle qui conduit à la vie. Si l'on arrive à la vie par celle-ci on ne saurait y arriver par celle-là; et tous ceux qui sont entrés dans la vie y sont venus par la voie étroite. «Ne vous laissez donc point de souffrir; Dieu vous traite en cela comme ses enfants; et quel est l'enfant qui n'est point châtié par son père ?» S'il châtie, c'est pour corriger; non pour infliger une peine, ni un supplice, ni un tourment. Le voyez-vous ? Il montre que ce qui leur semblait la preuve de l'abandon de Dieu, doit être pour eux le motif de croire le contraire. C'est comme s'il disait : Parce que vous avez soutenu de si nombreuses épreuves, vous pensez être abandonnés et haïs de Dieu ? Mais ce serait dans le cas où vous ne les auriez point soutenues qu'il faudrait le penser; puisqu'il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants; celui qui n'est point frappé de verges ne saurait être son enfant. – Eh quoi ! direz-vous, les

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

méchants sont à l'abri du châtement ? Ils sont châtiés; et comment ne le seraient-ils pas ? – L'Apôtre ne dit point : Quiconque est frappé de verges est l'enfant de Dieu; il dit : Tout enfant de Dieu est frappé de verges. – Vous ne pouvez pas prétendre que les méchants ne sont pas châtiés : beaucoup même sont frappés de verges, les homicides, les larrons, les faux témoins, ceux qui fouillent les tombeaux pour les voler. – Mais ceux-ci portent le châtement de leurs crimes; ils ne sont point frappés de verges comme enfants 'de Dieu, ils sont punis comme scélérats; vous, au contraire, vous êtes châtiés en votre qualité d'enfants de Dieu. Vous le voyez, il puise ses arguments à toutes les bonnes sources, les faits rapportés par les Ecritures, les textes sacrés, ses propres connaissances, les exemples ordinaires de la vie. Il les tire même des coutumes : «Si vous n'êtes point châtiés, tous les autres l'ayant été, vous êtes des enfants illégitimes, et non de vrais enfants.»

2. L'entendez-vous ? L'Apôtre dit comme moi que celui qui n'est point châtié ne saurait être l'enfant de Dieu. Dans les familles, les pères n'ont aucun souci des fils illégitimes et s'inquiètent peu de leur instruction et de leurs progrès, tandis qu'ils veillent à ce que leurs enfants légitimes ne tombent pas dans l'indolence. Il en est de même dans notre thèse. Puisque c'est le lot des enfants illégitimes de n'être point châtiés, réjouissons-nous de l'être, car les corrections prouvent notre filiation légitime. Dieu vous traite comme ses enfants, et c'est pourquoi il vous tient ce langage. «Si nous avons eu du respect pour les pères de nos corps, lorsqu'ils nous ont châtiés, combien devons-nous avoir plus de soumission, afin que nous vivions, pour celui qui est le Père des esprits !» Il tire de nouveau un motif d'encouragement des souffrances mêmes qu'ils endurent. De même qu'il leur a dit : «Rappelez en votre mémoire ce premier temps;» de même ici : Dieu nous traite comme ses enfants, et comme des enfants bien-aimés; vous ne pouvez donc pas dire : Ces épreuves sont au-dessus de nos forces. Si nous avons du respect pour les pères de nos corps, comment n'en aurions-nous point pour le Père céleste ? La raison de ce respect n'est pas seulement en ce qu'il y a entre ceux-là et celui-ci la différence de la nature humaine et la nature divine, mais encore en ce qu'ils ne châtent pas pour la même cause, ni de la même manière que lui. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : «Car nos pères nous châtiaient comme il leur plaisait pour cette vie qui dure si peu;» c'est-à-dire qu'ils obéissaient souvent à un caprice, ne regardant pas toujours notre avantage. Dieu n'agit pas ainsi; il ne nous châtie point arbitrairement, mais pour nous et pour notre seul bien. Nos pères nous ont souvent châtiés sans raison, afin de tirer de nous quelque profit; Dieu ne nous traite jamais de la sorte. Le voyez-vous ? il y a ici encore un motif de consolation. La bonté de nos pères nous fait éprouver pour eux le plus grand attachement, dès que nous nous apercevons qu'ils n'ordonnent ou ne conseillent rien dans un but égoïste, et que toute leur sollicitude tend à notre seul bien. L'affection sincère et véritable consiste à être aimé avec désintéressement; on ne nous aime pas alors afin de recevoir de nous, mais afin de nous donner; on nous reprend, on fait tout, on ne néglige rien, afin de nous rendre aptes à recevoir ce qui est donné. «Nos pères nous châtiaient comme il leur plaisait pour cette vie qui dure si peu; mais Dieu nous châtie pour notre bien, afin de nous recevoir en sa sainteté.» Par ces mots «en sa sainteté,» il entend que nous devenions purs, afin d'être dignes de lui selon nos forces. Dieu, dans sa sollicitude, met en oeuvre tous les moyens, afin que vous receviez ses dons; et vous ne faites rien pour les recevoir. Ecoutez le Roi-prophète : «J'ai dit à Dieu : Vous êtes mon Seigneur, car tous mes biens viennent de vous.» (Ps 15,2) Par conséquent, «si nous avons eu du respect pour les pères de nos corps, lorsqu'ils nous ont châtiés, combien devons-nous avoir plus de soumission, afin que nous vivions pour celui qui est le Père des esprits !» Par cette expression «le Père des esprits,» il entend, ou que les grâces nous viennent de lui, ou qu'il exauce nos prières, ou qu'il dirige nos facultés incorporelles. Si nous mourons pour cette soumission, alors nous aurons la vie. Il établit ce contraste : «Nos pères nous châtiaient comme il leur plaisait pour cette vie qui dure si peu;» car ce qui paraît nous être avantageux, ne l'est pas toujours; «mais Dieu nous châtie pour notre bien.»

3. La correction nous est donc avantageuse, elle nous fait participer à sa sainteté. Elle nous est très utile, puisqu'elle nous délivre de notre négligence, de tout désir déshonnête, de l'amour des vanités du siècle; puisqu'elle transforme notre âme et fait que nous condamnons tout ce qui est de ce monde. Dès lors que c'est en cela que consiste l'affliction, ne nous donne-t-elle point la sainteté ? N'attire-t-elle point sur nous la grâce du saint Esprit ? Considérons sans cesse les justes; qu'est-ce qui les a tous rendus remarquables, et avant tous, Abel, Noé ? n'est-ce point l'affliction ? Pouvait-il n'être pas affligé, celui qui était seul juste au milieu d'une aussi grande multitude de méchants : «Noé plut à Dieu, parce qu'il était le seul juste de sa génération.» Je vous le demande, si nous sommes affligés, maintenant que nous avons une infinité de devanciers et de maîtres dont nous pouvons imiter la vertu, combien plus grande

devait être l'affliction de ce patriarche seul vertueux au milieu de tout le genre humain corrompu ? Parlerai-je du merveilleux événement du déluge ? Parlerai-je d'Abraham et de ses travaux, de ses nombreux voyages, du rapt de son épouse, des dangers, des guerres, des tentations qu'il soutint ? Et Jacob, quelles rudes épreuves n'a-t-il pas traversées, chassé de toute part, et travaillant en vain et prodiguant ses sueurs pour autrui ? Sans énumérer les tentations auxquelles il fut en butte, il est juste de confirmer le témoignage qu'il se rendait lui-même devant Pharaon : «Le petit nombre d'années que j'ai vécu a été traversé de beaucoup de maux, et n'a pas égalé celui des années de mes pères.» (Gen 47,9) Parlerai-je de Joseph, de Moïse, de Josué, de David, de Samuel, d'Elie, de Daniel, de tous les prophètes ? Vous trouverez que tous ont dû aux afflictions l'éclat de leurs vertus. Voudriez-vous, peut-être, acquérir du mérite par l'oisiveté, le repos et les délices ? Vous ne le pourrez point. Parlerai-je des apôtres ? Ce sont encore les tribulations qui ont fait leur supériorité. Mais que parlé-je ainsi moi-même ? Jésus Christ n'a-t-il pas dit : «Vous aurez l'affliction dans le monde;» (Jn 16,33) et plus haut : «Vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie ?» (Ibid., 20) Que la voie qui conduit à la vie soit petite et étroite, le Seigneur de la vie le dit lui-même. Mais vous cherchez la voie large; n'est-ce point contraire au bon sens ? Vous avez choisi la voie qui éloigne de la vie; vous n'y arriverez donc point : vous arriverez à la perdition, dont vous suivez la route. Voulez-vous que nous passions en revue ceux qui ont vécu dans les délices, en remontant de nos jours aux temps les plus reculés ? Le riche, en proie au feu dévorant de ses passions, ces Juifs vivant pour leur ventre, dont ils ont fait leur dieu, ceux qui ont cherché l'oisiveté dans la solitude, pourquoi ont-ils péri ? Comme ceux qui vivaient au temps de Noé, n'est-ce point parce qu'ils ont choisi une vie somptueuse et dissolue ? de même que les habitants de Sodome périrent à cause de leur gourmandise : «Ils étaient plongés dans les désordres de l'intempérance.» (Ez 16,49) C'est ainsi que le prophète parle des habitants de Sodome. Si la gourmandise pour des mets ordinaires a produit un aussi grand mal, que dire de la recherche excessive des mets les plus délicats ? Esaü ne passa-t-il pas sa vie dans le vice ? Parlerai-je de ces enfants de Dieu qui s'attachèrent aux femmes des enfants des hommes, et tombèrent dans l'abîme de l'impureté ? Que dire de ceux qui brûlaient d'une passion insensée pour des êtres de leur sexe ? Tous les rois des nations idolâtres, des Babyloniens et des Egyptiens, n'ont-ils pas fait une mauvaise mort ? Ne sont-ils pas dans les supplices éternels ? Et de nos jours, ne voyons-nous pas des désordres semblables ? Jésus Christ a dit : «Ceux qui sont vêtus mollement habitent les palais des rois.» (Mt 11,8) Ceux donc qui ne sont pas ainsi vêtus habitent le ciel. Le luxe des habits amollit, corrompt, gangrène l'âme la plus austère; et quelque vigoureux et actif que soit le corps, il l'énerve dans les délices et le rend languissant. D'où croyez-vous que vienne aux femmes la faiblesse de leur tempérament, si ce n'est de cette source ? est-ce du sexe seul ? Nullement, mais de leur manière de vivre et de leur éducation. Une éducation trop sédentaire, le désœuvrement, les bains, le fard, l'abus des parfums, les couches moelleuses les rendent ainsi. Je m'explique par une comparaison. Prenez une herbe en rase campagne, en un lieu ouvert à tous les vents, et transplantez-la dans un jardin humide et ombragé; elle ne tardera pas à s'étioler, à perdre de sa vigueur primitive. Cela est si vrai que les femmes qui vivent à la campagne sont plus robustes que les hommes qui habitent la ville, et qu'elles lutteraient avantageusement contre la plupart d'entre eux. Si le corps s'amollit, l'âme tombe aussi nécessairement dans la mollesse : le plus grand nombre des opérations de l'âme se ressentent de la disposition du corps. La maladie, qui nous énerve, nous rend tout autres que nous sommes en bonne santé. De même que, lorsque les cordes d'un instrument rendent des sons flasques et d'une intensité anormale, l'art du musicien en souffre, obligé qu'il est de s'assujettir à l'imperfection des cordes; de même l'âme souffre des indispositions et des besoins du corps. Quand il exige de grands soins, elle subit une lourde servitude. C'est pourquoi, je vous en conjure, conservons-le fort et robuste, préservons-le de la maladie. Je m'adresse également aux hommes et aux femmes. Femmes, pourquoi perdez-vous sans cesse les forces de votre corps dans les délices ? pourquoi le rendre faible et lâche en le fardant. Cette atmosphère de parfums étouffe sa vigueur et produit la mollesse. Au contraire, si vous vous arrachez à cette mollesse, vous acquérez la beauté du corps, fille de la force et de la santé. Mais, si vous exposez le corps à mille maladies, peut-il être florissant ? peut-il être sain ? ne serez-vous pas toujours dans l'abattement ?

4. C'est l'air qui rend souriant une belle demeure ? c'est la joie de l'âme qui met en lumière les charmes d'une belle physionomie; si l'âme est chagrine et morose, le visage n'a plus d'attraits. La maladie engendre le chagrin et la tristesse; et c'est l'énervement où la mollesse plonge le corps qui engendre la maladie. Croyez-moi donc, et pour ce motif encore, fuyez les délices. – Il y a, direz-vous, tant de douceur à s'oublier dans les petits soins qu'on se

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

donne à soi-même. – Mais il n'y a pas autant de douceurs que de misères. Toute volupté mondaine ressemble à celle de la bonne chère qui s'arrête à la bouche, qui finit à la langue : la table desservie ou le festin achevé, c'est comme si vous n'aviez pas été convive; ou plutôt, c'est pire que si vous n'y aviez point assisté, puisque vous en sortez abattu, fatigué, la tête lourde, ou succombant à un sommeil, image de la mort, ou plus souvent condamné à veiller dans les nausées d'une digestion longue et laborieuse. Comme on maudit alors la faiblesse de son estomac, quand c'est sa propre intempérance qu'il faudrait détester ! Ne nous abandonnons donc point aux délices du corps; écoutons la voix de l'Apôtre : «Ne cherchez point à contenter les désirs de la chair.» (Rom 13,14) Celui qui vit pour engloutir des mets en son ventre ne ressemble-t-il pas à un homme qui les jetterait dans un cloaque ? Il fait pire encore. Les jeter dans un cloaque, ce serait ne s'exposer à aucun mal, tandis qu'en les mangeant avec excès, on engendre des maladies sans nombre. Cela seul est une nourriture, qui est suffisant pour le soutien du corps et qui est d'une digestion facile; tout ce qui est au delà, non seulement ne le nourrit point, mais encore lui est nuisible. Voilà ce que personne ne sait voir, empêché qu'il en est par une coupable jouissance d'un moment. Voulez-vous nourrir le corps ? Retranchez le superflu, donnez-lui le nécessaire, ce que l'estomac peut supporter : ne le surchargez pas, ne l'obstruez point. Le nécessaire nourrit et procure la vraie jouissance. Rien, en effet, n'est aussi agréable qu'une digestion facile : rien n'est aussi propice à la santé, au jeu régulier des sens; rien ne préserve aussi sûrement de la maladie. Je le répète, hors du nécessaire, pas d'alimentation, pas de vraie jouissance, point de santé; le superflu est nuisible : il est une source de contrariétés, de fatigues et de maladies. Le trop est aussi pernicieux, plus pernicieux même que le trop peu : la faim emporte en quelques jours et délivre l'homme; l'intempérance le ronge, le putréfie lentement, et le conduit à la mort la plus terrible, à travers une longue suite d'infirmités. Comment se fait-il donc que la faim nous paraisse un horrible supplice, tandis que nous nous jetons aveuglément dans l'excès contraire ? D'où vient ce travers ? d'où cette folie ? Non pas qu'il faille épuiser le corps par les privations; mais il ne faut chercher dans la table que ce qui en fait les véritables délices : une nourriture qui soutient le corps et le rend apte à prêter aux opérations de l'âme un concours efficace et régulier. Quand il est surchargé de nourriture, les ressorts qui en lient les parties, sont, pour ainsi dire, impuissants à les maintenir dans leur équilibre habituel, parce que l'excès des humeurs amollit et relâche la machine tout entière. «Ne cherchez point, dit-il, à contenter les désirs de la chair.» Il dit avec raison «les désirs;» la mollesse est la mère des pensées déshonnêtes. Quelque réglé que soit celui qui aime à contenter la chair, il lui arrivera nécessairement un jour de s'oublier dans les délices de la table, de sortir des bornes de la prudence, de devenir la proie du feu des passions. De là l'impureté, de là les adultères : un amour coupable ne peut pas germer dans un corps oppressé par la faim ou qui n'a reçu que la nourriture nécessaire; la satiété des festins conduit seule aux désirs déshonnêtes. Les vers naissent dans les terres trop aqueuses et dans le fumier mouillé par la pluie ou saturé d'humidité; mais les terres assainies, qui n'ont que la fraîcheur nécessaire, portent beaucoup de fruits : des fruits, dis-je, quand on la cultive, et un gazon abondant même lorsqu'elles sont sans culture. Nous sommes de même. Ne rendons point, par conséquent, la chair inutile et nuisible; peuplons-la de plantes et d'arbres utiles, et veillons à ce que les délices ne les fassent point périr. La chair, que la mollesse corrompt, engendre les vers au lieu de porter des fruits; l'humidité corruptrice de la mollesse développe en nous les germes naturels du mal, et engendre les désirs impurs, les plus honteuses jouissances. Effaçons donc cette tache originelle, afin que nous puissions obtenir l'héritage qui nous est promis, en notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.